DANIEL PENNAC, CHAGRIN D'ÉCOLE. ENJEUX DE LA DICTÉE EN CLASSE DE FRANÇAIS

Emanuel Turc
PhD. Student, „Babeş-Bolyai" University of Cluj-Napoca

Abstract: The purpose of this article is to examine one of the means by which Daniel Pennac (his real name is Pennacchioni), French teacher and writer, tries to help his dunces to escape their condition, to step out of their ignorance, just like he did himself – he was a very poor student. His method is the dictation. We will discuss the way he use it and the results of this approach.

Keywords: pupils, dunces, dictation, teacher, progress.

Le nom de Daniel Pennac – son vrai nom étant Pennachioni – est lié à un parcours très intéressant : du cancre à l'enseignant-écrivain. Né en 1944 à Casablanca, au Maroc, il a été professeur de français pendant vingt-six ans, ce qui a profondément marqué son écriture littéraire. Dans *Chagrin d'école*[1], essai à caractère autobiographique distingué par le prix Renaudot en 2007, il retrace son parcours scolaire désastreux et son parcours professionnel aussi. C'est donc le récit d'un devenir. Dans cet article, nous nous proposons d'examiner l'un des moyes par lesquels il essaye de « sortir du coma scolaire » (p. 305) ses cancres, c'est-à-dire de venir en aide à ceux qui, comme lui-même autrefois, ne peuvent pas sortir de l'obscurité, de leur état d'ignorance. Ce moyen est la dictée en classe de français. Parlons-en dans ce qui suit.

Le 18 septembre 2015, peu avant la présentation des nouveaux programmes scolaires, Najat Vallaud-Belkacem, la ministre de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, plaidait dans *Le Monde* pour la « dictée quotidienne »[2]. Le principe des réformes est donc le retour aux savoirs fondamentaux. On prend conscience à nouveau de l'importance de la dictée, une méthode didactique tombée en désuétude. Pour nous convaincre de ses bénéfices, s'il en est besoin, accompagnons le professeur Daniel Pennacchioni dans la classe. Voyons son approche de la dictée et les résultats de ses démarches : le progrès évident des élèves faibles en orthographe.

L'enseignant affirme avoir toujours conçu la dictée comme « un rendez-vous complet avec la langue […] telle qu'elle sonne, telle qu'elle raconte, telle qu'elle raisonne, la langue telle qu'elle s'écrit et se construit, le sens tel qu'il se précise par l'exercice méticuleux de la correction. » (p. 145). Parce que le seul but de la correction d'une dictée est l'accès au sens exact du texte, à l'esprit de la grammaire et à l'ampleur des mots, dit-il[3]. La note attribuée ne fait que mesurer la distance parcourue par l'élève sur le chemin de cette compréhension[4]. Comme dans le cas de l'analyse littéraire, la dictée suppose le passage de la surface du texte – « quelle histoire va-t-on me raconter ? » (p. 145) –, à l'élucidation du sens – « qu'est-ce que tout cela veut dire exactement ? » (p. 145) –, en transitant par la passion du fonctionnement –

[1]Daniel Pennac, *Chagrin d'école*, Paris, Éditions Gallimard, 2007. Les références de page entre parenthèses renvoient à cette édition.
[2]Le Monde, « "La dictée rassure les nostalgiques, mais c'est un pis-aller didactique" » [En ligne]. URL : <http://www.lemonde.fr/education/article/2015/09/26/la-dictee-rassure-les-nostalgiques-mais-c-est-un-pis-aller-didactique_4772916_1473685.html> (Consulté le 12 mars 2016).
[3]*Ibid.*
[4]*Ibid.*

BDD-A27483 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 21:37:04 UTC)

« comment ça marche ? » (p. 145). Ce qui est intéressant c'est que, en début d'année scolaire, les dictées du professeur Pennacchioni sont parfois des textes sur ses élèves, présents dans la classe, comme Nicolas, Véronique, Fréderic ou Sami, qui se lamentent d'avoir toujours eu zéro en orthographe. L'enseignant imagine sur place une dictée, « écho instantané à leur aveu de nullité » (p. 146) :

Nicolas prétend qu'il aura toujours zéro en orthographe, pour la seule raison qu'il n'a jamais obtenu une autre note. Fréderic, Sami et Véronique partagent son opinion. Le zéro, qui les poursuit depuis leur première dictée, les a rattrapés et avalés. À les entendre, chacun d'eux habite un zéro d'où il ne peut pas sortir. Ils ne savent pas qu'ils ont la clé dans leur poche. (p. 147).

Et comment faire pour que la rencontre avec la langue soit complète et bien organisée ? C'est simple :

Pendant que j'imaginais le texte, y distribuant un petit rôle à chacun, histoire d'émoustiller leur curiosité, je faisais mes comptes grammaticaux : un participe conjugué avec avoir, COD placé derrière ; un présent singulier précédé d'un pronom complément pluriel et d'un pronom relatif sujet ; deux autres participes avec avoir, COD placé devant ; un infinitif précédé d'un pronom complément, etc. (p. 147).

Ces dictées quotidiennes sont donc de brefs récits où l'on tient le journal de la classe. Elles ne sont pas préparées d'avance et leur correction est immédiate et collective[5]. Ensuite vient la correction du professeur, chez lui, et la remise des copies notées, le lendemain, pour la grande surprise des élèves qui se voient sortir finalement de leur zéro fatidique, et donc briser « la coquille de l'œuf orthographique. » (p. 149). Au fur et à mesure qu'on pratique des dictées, les raisonnements grammaticaux sont assimilés et déclenchent certains automatismes qui rendent les corrections plus rapides[6]. En plus, les « championnats de dictionnaire » (p. 149) sont très bénéfiques en ce sens. Ce sont « la partie olympique de l'exercice […], une sorte de recréation sportive. » (p. 149). Il s'agit de trouver le plus rapidement possible le mot recherché et de le réintroduire dans le texte de la dictée, ainsi que dans un carnet individuel. La maîtrise du dictionnaire a toujours été une priorité pour le professeur Pennac et il se vante d'avoir formé « de prodigieux athlètes sur ce terrain, des sportifs de douze ans qui vous tombaient sur le mot recherché en deux coups, trois maximum ! » (p. 150). Très vite, beaucoup de ses élèves se débrouillent mieux que lui dans le travail avec le rapport entre la classification alphabétique et l'épaisseur du dictionnaire[7]. Ce qui est intéressant, c'est qu'il étend l'étude des systèmes de classification aux librairies et aux bibliothèques, où, avec ses élèves, il recherche les auteurs, les titres et les éditeurs des romans discutés en classe. Le défi est d'arriver le premier sur le sujet de la recherche. Et parfois, le libraire offre le livre au gagnant[8].

Les dictées quotidiennes se font de cette manière jusqu'au jour où l'enseignant décide d'en passer commande à ses « anciens nuls » (p. 150) : « – Sami, s'il te plaît, écris-nous la dictée de demain : un texte de six lignes avec deux verbes pronominaux, un participe avec "avoir", un infinitif du premier groupe, un adjectif démonstratif, un adjectif possessif, deux ou trois mots difficiles que nous avons vus ensemble et un ou deux petits trucs de ton choix. » (p. 150). Véronique, Sami, Nicolas et d'autres se mettent donc à concevoir les textes en question, en les dictant eux-mêmes ensuite et en guidant même la correction de ces dictées. Et cela, jusqu'à ce que chaque élève « puisse voler de ses propres ailes, devenir, sans aucune aide, dans le silence de sa tête, son propre et méthodique correcteur. » (pp. 150-151). Un fois chacun « sorti de son zéro » (p. 151), les dictées deviennent moins nombreuses et plus

[5] *Ibid*., p. 149.
[6] *Ibid*.
[7] *Ibid*., p. 150.
[8] *Ibid*.

BDD-A27483 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 21:37:04 UTC)

longues. Nous parlons désormais de dictées hebdomadaires littéraires, fragments de Victor Hugo, Paul Valery, Marcel Proust, Michel Tournier ou Milan Kundera, si beaux parfois qu'ils les apprennent par cœur[9].

Ne sous-estimons pas donc l'importance de cet exercice didactique et ne le considérons pas comme dépassé. Au fait, comme nous l'avons dit au début, la ministre de l'Éducation Nationale, Najat Vallaud-Belkacem, plaidait elle-même, en septembre 2015, pour la dictée quotidienne[10]. Bien sûr, il y a eu toutes sortes de réactions à la déjà célèbre déclaration de la ministre. Nous en avons retenu deux : d'abord, celle de Dan Néagoé, âgé de soixante-un ans, professeur de lettres modernes :

Je suis enseignant, avec dix-huit ans d'ancienneté dans ce métier, et je me confronte quotidiennement aux difficultés de mes élèves en matière de maîtrise de la langue. La mesure qui est en train de s'installer est aussi inefficace que les précédentes ; elles sont faites par des personnes qui ne connaissent pas la réalité à laquelle nous nous confrontons. La dictée pour la dictée est une erreur pédagogique ! Cette activité est efficace uniquement après un cours explicatif du professeur porté sur une question ciblée de grammaire. On a jeté à la poubelle la méthode déductive poursanctifieretuniversaliserl'inductive et voilà où nous sommes arrivés ! Bref, une dictée atteint son but lorsque les élèves sont instruits au préalable sur les règles précises qu'ils doiventobserveret, comme ça, on avance pas à pas[11].

Ensuite celle de Corinne Marion, âgée de soixante-neuf ans, professeur de français à la retraite :

Oui, la dictée quotidienne est nécessaire : elle ne doit pas être longue et doit porter sur des points de grammaire ou conjugaison ou accords étudiés parallèlement. C'est la répétition, l'entraînement (comme au piano ou au tennis) qui permet d'acquérir des automatismes, de façon à ce que l'orthographe vienne naturellement, sans avoir à réfléchirun quart d'heure sur la règle à appliquer. J'ai bénéficié de cette méthode dans le primaire et je lui dois beaucoup[12].

Quoi qu'il en soit, l'importance de cette méthode didactique est largement reconnue. Dans le cas du professeur Pennacchioni, nous pourrions parler d'une « dictée 0 faute »[13], une activité « métacognitive »[14] et « interactive »[15], c'est-à-dire qu'elle génère des réflexions et des discussions grammaticales. Les élèves formulent librement des questions, et l'enseignant, au lieu de fournir immédiatement et directement les réponses, guide les élèves à travers le raisonnement qui mène à la réponse. Après chaque échange sur un mot ou sur un groupe de mots, le professeur fait le récapitulatif de tout le raisonnement grammatical en question. Le tableau peut être utilisé en ce sens. Quand il n'y a plus de questions de la part des élèves sur les mots d'une phrase, on dicte la phrase suivante, et ainsi de suite. Le but est que les apprenants atteignent le niveau « zéro faute »[16], une démarche exigeante, qui requiert en permanence leur participation active aux réflexions. Bien sûr, ce niveau de perfection n'est pas envisageable pour tous les élèves, concluent les chercheurs[17].

[9]*Ibid*., p. 151.
[10]Le Monde, « "La dictée rassure les nostalgiques, mais c'est un pis-aller didactique" », *o.c.*
[11]*Ibid*.
[12]*Ibid*.
[13]Marie Nadeau, Mélanie Huneault et Carole Fischer, « La *dictée 0 faute* et *la phrase dictée du jour* : un début de solution aux difficultés en orthographe grammaticale » [En ligne]. URL : <http://correspo.ccdmd.qc.ca/Corr21-1/5.html> (Consulté le 10 mars 2016). Toutes les idées de ce paragraphe et du suivant appartiennent aux trois auteures et sont référencées ici.
[14]*Ibid*.
[15]*Ibid*.
[16]*Ibid*.
[17]*Ibid*.

BDD-A27483 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 21:37:04 UTC)

L'autre type de dictée expérimentée par Marie Nadeau, Mélanie Huneault et Carole Fischer est « la phrase dictée du jour »[18]. Il s'agit de dicter une seule phrase, parfois deux, et d'écrire ensuite au tableau toutes les variantes orthographiques proposées par les élèves. Cela génère des réflexions et des discussions parmi eux, pour justifier les différentes graphies. Les orthographes erronées sont effacées au fur et à mesure du débat, pour ne laisser finalement que la bonne graphie au tableau. Pour finir la discussion sur un mot, le professeur fait le récapitulatif du raisonnement grammatical, et quand tous les mots ont été discutés de cette manière, les élèves recopient la phrase correcte dans leur cahiers[19].

Dans les deux « dictées métacognitives »[20], le recours immédiat au dictionnaire pour élucider les problèmes d'orthographe lexicale est obligatoire, remarque les auteures de l'étude, et les notes du professeur Pennacchioni à ce sujet, plus haut, corrobore leur propos. À la fin de cette brève introspection méthodique, il faut dire que ces dictées interactives permettent aux élèves de verbaliser leurs raisonnements grammaticaux, « en dehors de toute contrainte évaluative, faisant ainsi ressortir leurs propres conceptions et procédures – parfois erronées, souvent incomplètes. »[21]. Cela donne accès à l'enseignant aux mécanismes mentaux de ses élèves, ce qui lui permet d'agir sur ses automatismes et de les corriger. Ce genre de verbalisation systématique aide les élèves faibles en orthographe à mieux mobiliser leurs connaissances grammaticales quand ils écrivent[22].

Puisque nous parlons de correction dirigée, revenons dans la classe du professeur Pennacchioni, pour voir comment ses élèves de quatrième ou de sixième, sortis de leur zéro fatidique, corrigent à leur tour les dissertations que leurs collègues de seconde ou de première leur confient. Comme d'habitude, le comique de situation ne peut pas manquer :

Mes abonnés au zéro métamorphosés en correcteurs ! La volée des moineaux orthographiques s'abatant sur ces copies !

– Le mien, il ne fait aucun accord, m'sieur !

– La mienne, il y a des phrases, on ne sait pas où elles commencent ni où elles finissent…

– Quand j'ai corrigé une faute, qu'est-ce que je marque dans la marge ?

– Ma foi, ce que tu veux…

Protestations rigolardes des intéressés, découvrant les observations de ces correcteurs impitoyables :

– Non mais, regardez ce qu'il a écrit dans la marge : Crétin ! Abruti ! Patate ! En rouge !

– C'est que tu as dû oublier un accord… (p. 153).

Une « campagne de correction » (p. 153) commence dans les rangs des grands, selon, à peu près, la méthode appliquée par les petits : interroger verbes et noms avant de rendre sa dissertation, faire les accords nécessaires, en bref, « se livrer à un réglage grammatical qui a pour mérite de révéler les errances de certaines phrases, donc l'approximation de certains raisonnements. » (p. 153). C'est l'occasion pour les élèves de découvrir que la grammaire est « le premier outil de la pensée organisée et que la fameuse analyse logique […] ajuste les mouvements de notre réflexion, laquelle se trouve aiguisée par le bon usage des fameuses propositions subordonnées. » (p. 153). Il arrive même qu'ils s'offrent de petites dictées, « entre grands » (p. 153), pour mesurer le rôle de ces subordonnées dans le développement d'un raisonnement cohérent[23].

Alors comment Sami, Véronique, Nicolas et beaucoup d'autres, ces « abonnés au zéro » (p. 153), ont-ils pu dépasser leurs grandes difficultés orthographiques ? La question de la

[18]*Ibid.*
[19]*Ibid.*
[20]*Ibid.*
[21]*Ibid.*
[22]*Ibid.*
[23]Daniel Pennac, *Chagrin d'école*, *o.c.*, pp. 153-154.

BDD-A27483 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 21:37:04 UTC)

notation a un rôle important dans ce processus. Tout professeur découvre très vite qu'à chaque question posée, l'élève interrogé dispose de trois réponses possibles : « la juste, la fausse et l'absurde » (p. 178), dit Pennacchioni, qui se rappelle avoir lui-même abusé de la dernière pendant sa scolarité[24]. Et la tendance naturelle des enseignants serait de considérer et de noter comme fausses les réponses absurdes des élèves. Or, la condition essentielle pour libérer le cancre de la « pensée magique » (p. 179) serait « le refus catégorique de noter sa réponse si elle est absurde. » (p. 179). Pendant les premières séances de correction grammaticale, ces élèves qui se prétendaient « abonnés au zero » ne lésinaient pas sur les réponses absurdes, se souvient le professeur[25]. Sami, par exemple, en quatrième :

– Sami, quel est le premier verbe conjugué de la phrase ?
– *Vraiment*, m'sieur, c'est *vraiment*.
– Qu'est-ce qui te fat dire que *vraiment* est un verbe ?
– Ça se termine par *ent* !
– Et à l'infinitif, ça donne quoi ?
– … ?
– Allez, vas-y ! Qu'est-ce que ça donne ? Un verbe du premier groupe ? Le verbe *vraimer* ? *Je vraime, tu vraimes, il vraime* ?
– … (p. 179).

À la différence de la réponse fausse, la réponse absurde n'a aucune tentative de raisonnement[26]. Elle est très souvent automatique, donc un acte réflexe. L'élève ne répond pas vraiment à la question posée, mais au fait qu'on la lui pose. « On attend de lui une réponse ? Il la donne. Juste, fausse, absurde, peu importe. » (p. 179). Ce genre d'élève, dès le début de sa scolarité, pense que la règle du jeu consiste à « répondre pour répondre » (p. 179) : « il jaillissait de sa chaise doigt tendu, tout vibrant d'impatience : "Moi, moi, maîtresse, je sais ! je sais !" (j'existe ! j'existe !), et répondait n'importe quoi. » (pp. 179-180). Mais, très vite, il s'adapte, il sait que le professeur attend de lui une réponse juste. Et il se trouve que, la plupart du temps, il n'en a pas. Pas même de fausse, car, parfois, il n'a aucune idée de ce qu'il faut répondre. À peine arrive-t-il à comprendre la question posée. Mais peut-il avouer cela à son professeur ? A-t-il le choix du silence ? Non. Alors il répond n'importe quoi, et avec « ingénuité, si possible » (p. 180). Autant dire : « Je suis tombé à coté, monsieur ? Croyez que je le regrette. J'ai tenté le coup, c'est raté, voilà tout, mettez-moi zéro et restons bons amis. » (p. 180). La réponse absurde est donc « l'aveu diplomatique d'une ignorance qui, malgré tout, cherche à maintenir un lien. » (p. 180). Évidemment, elle peut être aussi un acte de rébellion contre le professeur : « il me casse les pieds, ce prof, à me pousser dans mes retranchements. Est-ce que je lui en pose, des questions, moi ? » (p. 180). Quoi qu'il en soit, noter cette réponse est un acte pédagogique absurde, affirme Pennacchioni[27], parce qu'on accepte de « noter n'importe quoi. » (p. 180). Dans ce cas, l'élève et l'enseignant témoignent du même désir, plus ou moins conscient : « l'élimination symbolique de l'autre. » (p. 180). Lorsqu'il répond n'importe quoi à la question que le professeur lui pose, l'élève cesse de le considérer comme professeur. Ce dernier n'est plus qu'un adulte qu'on élimine par l'absurde. À son tour, l'enseignant, en acceptant de tenir pour fausses les réponses absurdes de l'élève, cesse de le considérer comme un élève, mais comme un « sujet hors sujet que je relègue aux limbes du zéro perpétuel. » (pp. 180-181). Mais, en faisant ainsi, il s'annule soi-même comme professeur, selon Pennacchioni[28]. Cela veut dire que sa fonction pédagogique cesse auprès de cet enfant qui, à ses yeux, refuse de jouer son rôle d'élève. Et à ce point, la dictée, pour

[24] *Ibid*., p. 178.
[25] *Ibid*., p. 179.
[26] *Ibid*. Toutes les idées de ce paragraphe appartiennent à Daniel Pennac et sont référencées ici (pages 179-181).
[27] *Ibid*., p. 180.
[28] *Ibid*., p. 181.

BDD-A27483 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 21:37:04 UTC)

revenir au thème principal de notre discussion, n'est plus qu'une activité génératrice de mauvaises notes :

Réactionnaire, la dictée ? Inopérante en tout cas, si elle est pratiquée par un esprit paresseux qui se contente de défalquer des points dans le seul but de décréter un niveau ! Avilissante, la notation ? Certes, quand elle ressemble à cette cérémonie, vue il y a peu à la télévision, d'un professeur rendant leurs copies à ses élèves, chaque devoir lâché devant chaque criminel comme un verdict annoncé, le visage du professeur irradiant la fureur et ses commentaires vouant tous ces bons à rien à l'ignorance définitive et au chômage perpétuel. Mon Dieu, le silence haineux de cette classe ! Cette réciprocité manifeste du mépris ! (p. 144).

Mais, comme nous l'avons vu, dans les classes du professeur Pennacchioni, le problème de la dictée se pose d'une tout autre manière. Ses dictées métacognitives interactives aident les élèves à assimiler les raisonnements grammaticaux et à progresser dans la maîtrise de l'orthographe. Autrefois « abonnés au zéro » (p. 153), comme leur professeur jadis, les cancres en question prennent leur vol et deviennent même des correcteurs assidus de leurs collègues plus âgés. La question de la notation de ces dictées est traitée avec beaucoup de discernement par l'enseignant, qui fait attention à mesurer correctement la distance parcourue par l'élève sur le chemin de l'apprentissage. Et cela suppose, nous venons de le discuter, distinguer entre réponse fausse et réponse absurde, et par conséquent, refuser de noter la dernière.

Nous avons donc accompagné le professeur Daniel Pennacchioni dans la classe, pour observer son approche de la dictée et les résultats de ses démarches : le progrès évident des élèves faibles en orthographe. Cette méthode didactique tombée en désuétude est l'un des moyens par lesquels il réussit à « sortir du coma scolaire » (p. 305) certains de ses cancres, c'est-à-dire de venir en aide à ceux qui, comme lui-même autrefois, ne peuvent pas sortir de leur état d'ignorance.

BIBLIOGRAPHY

Bibliographie d'auteur :

PENNAC, Daniel, *Chagrin d'école*, Paris, Éditions Gallimard, 2007.

Bibliographie secondaire :

CAPEL, Fanny, *Qui a eu cette idée folle un jour de casser l'école ?*, Paris, Éditions Ramsay, 2006.

DUBET, François, *Faits d'école*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, coll. « Cas de figure », 2008.

Le MONDE, « "La dictée rassure les nostalgiques, mais c'est un pis-aller didactique" » [En ligne]. URL : <http://www.lemonde.fr/education/article/2015/09/26/la-dictee-rassure-les-nostalgiques-mais-c-est-un-pis-aller-didactique_4772916_1473685.html> (Consulté le 12 mars 2016).

NADEAU, Marie, HUNEAULT, Mélanie et FISCHER, Carole, « La *dictée 0 faute* et *la phrase dictée du jour* : un début de solution aux difficultés en orthographe grammaticale » [En ligne]. URL : <http://correspo.ccdmd.qc.ca/Corr21-1/5.html> (Consulté le 10 mars 2016)

BDD-A27483 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 21:37:04 UTC)